



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

LECTURES DE ST SYMÉON

DIMANCHE DE LA SAMARITAINE

LE CHRIST EST RESSUSCITÉ ! EN VÉRITÉ IL EST RESSUSCITÉ !

Tropeaire du Dimanche de la Samaritaine

Les femmes disciples du Seigneur
reçurent de l'ange la proclamation lumineuse de la Résurrection ;
elles rejetèrent la condamnation ancestrale
et tout en joie elles dirent aux apôtres :
La mort est dépouillée, le Christ Dieu est ressuscité
en accordant au monde la grande miséricorde.

Kondakion de la Samaritaine

Par sa foi, la Samaritaine, venue au puits vit en Toi l'eau de la Sagesse ;
s'en étant abondamment abreuvée,
elle reçut en héritage le Royaume d'en haut, elle qui est toujours digne de louanges.

Actes des Apôtres : L'Église à Antioche

Ch XI, 19-25 Les frères, dispersés par la tourmente qui se produisit lors de l'affaire d'Étienne, allèrent jusqu'en Phénicie, puis à Chypre et Antioche, sans annoncer la Parole à personne d'autre qu'aux Juifs.

Parmi eux, il y en avait qui étaient originaires de Chypre et de Cyrène, et qui, en arrivant à Antioche, s'adressaient aussi aux gens de langue grecque pour leur annoncer la Bonne Nouvelle : Jésus est le Seigneur. La main du Seigneur était avec eux : un grand nombre de gens devinrent croyants et se tournèrent vers le Seigneur. La nouvelle parvint aux oreilles de l'Église de Jérusalem, et l'on envoya Barnabé jusqu'à Antioche.

À son arrivée, voyant la grâce de Dieu à l'œuvre, il fut dans la joie. Il les exhortait tous à rester d'un cœur ferme attachés au Seigneur. 24 C'était en effet un homme de bien, rempli d'Esprit Saint et de foi. Une foule considérable s'attacha au Seigneur. Barnabé partit alors à Tarse chercher Saul. 26 L'ayant trouvé, il l'amena à Antioche. Pendant toute une année, ils participèrent aux assemblées de l'Église, ils instruisirent une foule considérable. Et c'est à Antioche que, pour la première fois, les disciples reçurent le nom de « chrétiens ». 29-30 Alors les disciples décidèrent d'envoyer de l'aide, chacun selon ses moyens, aux frères qui habitaient en Judée ; ce qu'ils firent en l'adressant aux Anciens, par l'intermédiaire de Barnabé et de Saul.



Évangile de la Samaritaine



Jean ch. IV, 5 Il arrive donc à une ville de Samarie, appelée Sykar, près du terrain que Jacob avait donné à son fils Joseph. 6 Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué par la route, s'était donc assis près de la source. C'était la sixième heure, environ midi.

7 Arrive une femme de Samarie, qui venait puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. » 8 En effet, ses disciples étaient partis à la ville pour acheter des provisions. 9 La Samaritaine lui dit : « Comment ! Toi, un Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ? » – En effet, les Juifs ne fréquentent pas les Samaritains.

10 Jésus lui répondit : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : 'Donne-moi à boire', c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. »

11 Elle lui dit : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. D'où as-tu donc cette eau vive ? 12 Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, avec ses fils et ses bêtes ? »

13 Jésus lui répondit : « Quiconque boit de cette eau aura de nouveau soif ; 14 mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle. »

15 La femme lui dit : « Seigneur, donne-moi de cette eau, que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser. »

16 Jésus lui dit : « Va, appelle ton mari, et reviens. » 17 La femme répliqua : « Je n'ai pas de mari. » Jésus reprit : « Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari : 18 des maris, tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; là, tu dis vrai. »

19 La femme lui dit : « Seigneur, je vois que tu es un prophète !.. 20 Eh bien ! Nos pères ont adoré sur la montagne qui est là, et vous, les Juifs, vous dites que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. »

21 Jésus lui dit : « Femme, crois-moi : l'heure vient où vous n'irez plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père. 22 Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.

23 Mais l'heure vient – et c'est maintenant – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité : tels sont les adorateurs que recherche le Père. 24 Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent l'adorer. » 25 La femme lui dit : « Je sais qu'il vient, le Messie, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, c'est lui qui nous fera connaître toutes choses. » 26 Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui te parle. »

27 À ce moment-là, ses disciples arrivèrent ; ils étaient surpris de le voir parler avec une femme. Pourtant, aucun ne lui dit : « Que cherches-tu ? » ou bien : « Pourquoi parles-tu avec elle ? » 28 La femme, laissant là sa cruche, revint à la ville et dit aux gens :

29 « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ ? »

30 Ils sortirent de la ville, et ils se dirigeaient vers lui. 31 Entre-temps, les disciples l'appelaient : « Rabbi, viens manger. » 32 Mais il répondit : « Pour moi, j'ai de quoi manger : c'est une nourriture que vous ne connaissez pas. » 33 Les disciples se disaient entre eux : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? »

34 Jésus leur dit : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. 35 Ne dites-vous pas : 'Encore quatre mois et ce sera la moisson' ? Et moi, je vous dis : Levez les yeux et regardez les champs déjà dorés pour la moisson. Dès maintenant, 36 le moissonneur reçoit son salaire : il récolte du fruit pour la vie éternelle, si

bien que le semeur se réjouit en même temps que le moissonneur. 37 Il est bien vrai, le dicton : 'L'un sème, l'autre moissonne.' 38 Je vous ai envoyés moissonner ce qui ne vous a coûté aucun effort ; d'autres ont fait l'effort, et vous en avez bénéficié. »

39 Beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en Jésus, à cause de la parole de la femme qui rendait ce témoignage : *« Il m'a dit tout ce que j'ai fait. »*

40 Lorsqu'ils arrivèrent auprès de lui, ils l'invitèrent à demeurer chez eux. Il y demeura deux jours. 41 Ils furent encore beaucoup plus nombreux à croire à cause de sa parole à lui, 42 et ils disaient à la femme : *« Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons : nous-mêmes, nous l'avons entendu, et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde. »*



**« Serais-tu plus grand que notre père Jacob ? »
Homélie sur Notre Seigneur et Jacob, sur l'Église
et Rachel par St Jacques de Saroug (v. 449-521)**

La vue de la beauté de Rachel a rendu Jacob en quelque manière plus fort : il a pu soulever l'énorme pierre de dessus le puits et abreuver le troupeau (Gn 29,10)...

En Rachel qu'il épousait, il voyait le symbole de l'Église. C'est pourquoi il fallait qu'en l'embrassant il pleure et souffre, afin de préfigurer par son mariage les souffrances du Fils...

Combien plus belles les noces de l'Époux royal que celles de ses ambassadeurs ! Jacob a pleuré pour Rachel en l'épousant ; notre Seigneur a couvert l'Église de son sang en la sauvant. Les larmes sont le symbole du sang, car ce n'est pas

sans douleur qu'elles jaillissent des yeux. Les pleurs du juste Jacob sont le symbole de la grande souffrance du Fils, par laquelle l'Église des nations a été sauvé.

Viens, contemple notre Maître : il est venu de chez son Père dans le monde, il s'est anéanti pour accomplir sa route dans l'humilité (Ph 2,7)...

Il a vu les nations comme des troupeaux tout assoiffés, et la source de vie fermée par le péché comme par une pierre. Il a vu l'Église semblable à Rachel : alors il s'est élancé vers elle, a renversé le péché lourd comme un rocher. Il a ouvert pour son épouse le baptistère pour qu'elle s'y baigne ; il y a puisé, il a donné à boire aux nations de la terre, comme à ses troupeaux. De sa toute-puissance, il a soulevé le lourd poids des péchés ; pour le monde entier, il a mis à découvert la source d'eau douce...

Oui, pour l'Église, notre Seigneur s'est donné une grande peine. Par amour, le Fils de Dieu a vendu ses souffrances, afin d'épouser, au prix de ses plaies, l'Église abandonnée. Pour elle qui adorait les idoles, il a souffert sur la croix. Pour elle, il a voulu se livrer, afin qu'elle soit à lui, tout immaculée (Ep 5,25-27). Il a consenti à mener paître le troupeau entier des hommes, avec le grand bâton de la croix ; il n'a pas refusé de souffrir.

Races, nations, tribus, foules et peuples, il a accepté de les conduire tous, pour avoir à lui, en retour, l'Église, son unique (Ct 6,9).



elui qui boit de cette eau n'aura plus jamais soif
Commentaire patristique (Jn4,13-14)
de saint Grégoire de Nysse (v. 335-395)

« L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle » .

Quand la sainte Écriture nous instruit de la réalité vivifiante, qu'elle nous parle par une prophétie émanant de Dieu :

« Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive » (Jr 2,13),

ou dans les paroles du Seigneur à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, peut-être est-ce toi qui le lui demanderais, et il te donnerait l'eau vive » (Jn 4,10),

ou encore : « Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive »

car : « Celui qui croit en jailliront de son sein. Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en Lui » (Jn 7,37.39),

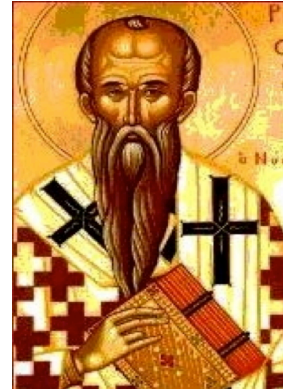
partout la divine nature est désignée sous le nom d'eau vive.

Le témoignage sans mensonge du Verbe atteste que l'Épouse [du Cantique (Ct 4,15)] est un puits d'eau vive, dont le courant descend du Liban. Y a-t-il rien de plus paradoxal ? Alors, en effet, que tous les puits contiennent une eau dormante, seule l'Épouse a en elle une eau courante, en sorte qu'elle a la profondeur du puits et en même temps la mobilité du fleuve. Qui pourrait exprimer convenablement les merveilles indiquées par cette comparaison ? Il semble qu'elle ne puisse s'élever plus haut, puisqu'elle est semblable en tout à la Beauté archétype. Elle imite parfaitement par son jaillissement le jaillissement, par sa vie la vie, par son eau l'eau.

Vivant est le Verbe de Dieu, vivante aussi l'âme qui a reçu le Verbe. Cette eau découle de Dieu, selon ce que dit la Source : « Je suis sorti de Dieu, et je suis venu » (Jn 8,42).

Et elle-même contient ce qui coule dans le puits de l'âme, et par là elle est le réservoir de cette eau vive qui coule, ou mieux qui ruisselle du Liban (cf. Ct 4,15).

(Grégoire de Nysse *La Colombe et la Ténèbre*, éd. du Cerf, 1992 ; p. 127-128)



Homélie du P. Boris Bobrinsky
Dimanche de la Samaritaine 1999

(Ac 9,19-30 ; Jn 4,5-42)

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Le Christ est ressuscité ! En vérité Il est ressuscité !

L'Évangile d'aujourd'hui est d'une richesse particulière. Tout l'Évangile de Jean est mystérieux, car il peut se lire à différents niveaux. Même les indications historiques, quelquefois très précises, revêtent une signification différente de l'ordinaire. Par exemple, il est dit aujourd'hui que « Jésus regagna la Galilée en traversant la Samarie. Il s'arrêta au puits de Jacob. Il était environ la sixième heure et

Jésus avait soif. » Je ne sais pas si vous avez jamais pensé à cette soif de Jésus, je ne sais pas si vous avez remarqué l'autre moment de la vie de Jésus où c'était la sixième heure et Jésus dit : j'ai soif. C'était sur la Croix. Ainsi, cet épisode de la Samaritaine est tout orienté vers la Croix, vers la révélation suprême de l'amour de Dieu qu'est la Croix, orienté aussi vers le don de l'Esprit. Dans l'Évangile de Jean, l'eau comme le sang sont des symboles de l'Esprit. Or Jean est le seul à rapporter le fait qu'après la mort du

Sauveur, un soldat lui transperça le côté de sa lance et il en sortit du sang et de l'eau. Selon la grande tradition de l'Église, c'est un signe de l'effusion de l'Esprit. On peut donc dire que dès que Jésus est mort, « *tout est terminé, tout est accompli* ». La victoire est accomplie, plus rien n'empêche l'Esprit de descendre.

Or, cette venue est déjà annoncée dans l'entretien avec la Samaritaine par la promesse de l'eau vive. L'eau vive, c'est l'Esprit, l'Esprit qui vient dans le cœur humain pour créer un amour nouveau, un état nouveau d'amour de Dieu. Par nous-mêmes, nous ne pourrions pas aimer Dieu, si l'Esprit Saint n'était en nous et si l'eau vive de l'Esprit ne coulait en flots abondants en nous. Or les flots abondants, comme les fleuves, commencent par une petite goutte, qui se multiplie pour donner un petit ruisseau et ainsi, peu à peu, à mesure que nous nous tournons vers le Seigneur et que nous L'invoquons, le don de l'Esprit devient lui aussi plus riche, plus abondant, plus envahissant, plus brûlant, embrasant toute notre vie et tout notre être. Ce don de l'Esprit est une réponse donnée au cœur de l'homme. Quand Jésus demande à boire à la Samaritaine, de même que lorsqu'Il crie sa soif sur la Croix, ce n'est pas simplement de l'eau naturelle qu'il réclame. Jésus a soif de l'amour de l'homme. « *Mon enfant, donne-moi ton cœur* », disent les Proverbes. C'est finalement la seule chose que le Seigneur nous demande : notre cœur. Et quand nous pouvons répondre à cette demande, tout est donné, tout est accompli.

Quand nous donnons notre cœur au Seigneur, il n'est plus besoin de rien d'autre. Mais pour donner notre cœur au Seigneur, tout notre cœur, c'est un long apprentissage. Notre cœur est rempli de tellement de choses : rempli de soucis, de biens, de passions. Il nous faut notre vie entière pour purifier ce cœur, pour le désencombrer. C'est ce que l'Église appelle « *l'ascèse* » ou encore la repentance, la contrition, ou le combat intérieur. C'est ce combat que nous avons vécu pendant le baptême de la petite Anastasie. Ce combat s'est engagé pour nous dès notre baptême et il continuera jusqu'à la fin de notre vie. Le démon est toujours à l'affût, le vieil homme en nous est toujours lourd, nous sommes toujours écartelés entre « la pesanteur et la grâce ».

Nous voici donc, en marche vers le Seigneur, découvrant peu à peu Son amour, Son visage, Sa personne. Voyez la fin du récit de la Samaritaine. La femme court au village et parle de « *Celui qui lui a dit tout ce qu'elle avait fait, ne serait-ce pas le Messie ?* » Alors les Samaritains, convaincus par ses paroles, viennent à leur tour et invitent Jésus à passer quelques jours chez eux. Jésus y restera deux jours. Écoutez bien : il resta deux jours et au terme de ces deux jours, « *un beaucoup plus grand nombre crut à cause de Sa parole. Et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons, car nous L'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'Il est vraiment le Sauveur du monde.* » La déclaration des Samaritains est une parole qui doit nous marquer. Nous avons tous reçu le Seigneur par tradition, par la longue suite de nos pères dans la foi, les Pères de l'Église, nos pères dans l'Église, nos pères et mères dans nos familles. Nous avons reçu d'eux les éléments essentiels de la foi et nous, déjà par procuration au baptême, puis par fidélité, par obéissance et par confiance, nous avons cru et nous voulons aimer le Seigneur et Le rencontrer. Mais, entre notre vouloir et sa réalisation, il y a justement cette distance qui est le cheminement de l'âme humaine, qui frappe à la porte de son propre cœur, à la recherche du Seigneur. Cette quête peut être parfois très longue, très douloureuse.

Néanmoins, le Seigneur est là, Il accueille ce désir et le bénit. La rencontre, le moment de la rencontre peut venir tôt ou tard, il finit toujours par venir.

Alors, à celui ou à ceux qui nous ont introduits dans l'Église, nous pouvons dire : « Ce n'est plus à cause de toi que nous croyons maintenant, mais nous L'avons entendu nous-

mêmes et nous savons qu'Il est le Sauveur du monde. » Puissions-nous tous dépasser le moment de dépendance, dépendance bénie certes, dépendance heureuse et nécessaire, envers tous ceux qui dans le passé, le présent ou l'avenir, nous ont conduits ou nous conduisent vers le Christ. Puissions-nous atteindre le moment bienheureux de la rencontre personnelle et acquérir la certitude qui nous permette de dire : « Oui, nous croyons et nous savons qu'Il est le Sauveur du monde. » Amen.



Homélie du P. Placide Deseille pour le Dimanche de la Samaritaine 2005

Au milieu des cinquante jours qui s'étendent entre la Résurrection du Seigneur et la sainte Pentecôte, trois dimanches de suite, nous lisons trois Évangiles – celui du Paralytique, celui de la Samaritaine et celui de l'Aveugle-né – qui nous renvoient tous les trois au mystère de l'eau. Tous évoquent l'eau, d'une manière ou d'une autre, et à

travers ce mystère de l'eau, c'est évidemment le mystère du baptême que l'Évangile de saint Jean rappelle à notre mémoire.

Il ne faut jamais oublier que la fête de Pâques, qui est la fête de la Résurrection du Seigneur, est aussi la fête du baptême : c'est pendant la vigile de Pâques – cette liturgie de saint Basile que nous célébrons le Grand Samedi, et qui marque le passage de la célébration des souffrances et de la mort du Seigneur à la fête de sa glorieuse Résurrection – que les baptêmes avaient lieu dans l'Église ancienne et qu'ils ont lieu encore aujourd'hui, chaque fois que c'est possible.

Pâques est donc la fête où l'on célèbre de préférence les baptêmes et, de ce fait, elle nous renvoie à notre propre baptême. Elle en est, pour chacun d'entre nous, comme un mémorial ; elle nous rappelle que nous sommes morts et ressuscités avec le Christ et que toute notre vie chrétienne n'est autre chose qu'un effort constant pour développer en nous les énergies divines que nous avons reçues au baptême, toujours soutenus par la grâce de Dieu.

Ainsi donc, ces trois Évangiles, celui du Paralytique de la piscine des Brebis, celui de la Samaritaine, qui est lu aujourd'hui, et celui de l'Aveugle-né, guéri à la piscine de Siloé, que nous entendrons lire dimanche prochain, nous rappellent les différents aspects de la grâce du baptême. La guérison du paralytique nous rappelle que par le baptême nous avons été guéris par le Seigneur de notre paralysie spirituelle, nous avons reçu en nous l'énergie divine, qui doit nous permettre de sortir de la léthargie, de la paralysie spirituelle où le péché avait plongé l'humanité. Le baptême nous rend le mouvement, il le rend à notre âme et à notre corps lui-même, il nous permet de louer Dieu avec tout notre être, corps et âme. Et dimanche prochain, l'Évangile de l'Aveugle-né nous rappellera aussi que par le baptême, le Seigneur ouvre nos yeux spirituels, les yeux de notre âme. Par le péché, nous sommes devenus aveugles aux réalités divines ; par le péché, nous avons perdu le sens de Dieu ; par le péché, nous sommes devenus inconscients de notre dignité d'enfants de Dieu, et c'est par la grâce du baptême que cet aveuglement est guéri, par la grâce de l'Esprit-Saint qui nous est donnée au baptême.

Aujourd'hui, dans ce récit de l'épisode de la rencontre du Christ avec la Samaritaine, il nous est manifesté que ces énergies divines, que nous recevons dans notre cœur au jour de notre baptême, sont comme une eau vive, une eau vive jaillissante en vie éternelle. Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire qu'en tout homme, parce qu'il est créé à l'image de Dieu, si cette image n'est pas obscurcie, n'est pas oblitérée d'une façon ou d'une autre, il y a un certain sens de Dieu, un certain sens instinctif de Dieu, et une conscience morale qui lui

fait ressentir instinctivement ce qui est bien et ce qui est mal, et l'incline à désirer le bien. Et le péché engourdit, atrophie cette image de Dieu en nous, il l'empêche d'être effective. Le péché nous empêche de ressentir cette sensibilité intérieure que nous devrions avoir, dès lors que nous sommes des hommes à l'image de Dieu.

Et la grâce du baptême, au contraire, réveille tout cela en nous, et non seulement le réveille, mais l'élève en l'imprégnant, en quelque sorte, de l'énergie incréée de Dieu. Par le baptême, il naît en nous un sens intime, qui nous fait percevoir que nous sommes enfants de Dieu. Comme dit saint Paul, l'Esprit-Saint gémit en nous, l'Esprit-Saint crie en nous « *Abba, Père !* » (Gal., 4, 6). L'Esprit-Saint est un Esprit de filiation, et le baptême restaure en nous cette condition de fils, nous rend le sens de la paternité de Dieu. La grâce du baptême, si nous savons l'accueillir et la développer, nous rend sensibles à Dieu, nous permet de connaître Dieu vraiment avec notre cœur, non pas d'une façon simplement intellectuelle, cérébrale, mais par un mouvement de toute la profondeur de notre être, de notre cœur. C'est cela, l'eau vive qui jaillit en nous.

Cette énergie divine nous porte aussi à aimer, à aimer notre Père du ciel, mais aussi à aimer notre prochain, à aimer tous nos frères. C'est à la fois une lumière et un instinct intérieur, qui nous portent à être compatissants, miséricordieux envers tous nos frères en humanité, qui nous portent à pardonner à quiconque nous a offensés ou nous hait. Oui, car le pardon des offenses et l'amour de ceux qui, d'une façon ou d'une autre, nous ont fait du tort, est le signe par excellence que cette énergie divine opère en nous. Et dès lors, notre âme devient comme un clair miroir où nous pouvons contempler le visage de Dieu. Oui, c'est tout cela que la grâce du baptême doit produire dans notre cœur.

Peut-être allez-vous me dire : « *Mais tout cela, nous ne le sentons pas tellement. Bien sûr, il y a peut-être en nous quelque chose de plus que si nous n'avions pas reçu le baptême, mais nous ne le sentons pas* », Justement, si le baptême introduit en nous un sens de Dieu, un goût de Dieu, un attrait vers Dieu et vers l'amour universel de nos frères humains, il laisse cependant subsister en nous, au début, d'autres tendances, que nous ressentons, elles, fortement, ces tendances qui viennent de ce que saint Paul appelle « *le vieil homme* », Mais le baptême nous donne la force de le combattre ; cette lumière, cet attrait, cet instinct que l'Esprit-Saint met en nous est une force extrêmement puissante qui, si nous y sommes attentifs, si nous savons l'écouter, l'utiliser, va nous permettre de combattre toutes les autres tendances. Mais cette grâce n'empêche cependant pas qu'il y ait en nous ces autres tendances, une tendance aux jouissances égoïstes, une tendance à protéger ce vieil homme. Et c'est contre cela que nous devons lutter : contre cette tendance à nous opposer, à combattre, à haïr tout ce qui s'oppose à ce vieil homme, à commencer par notre prochain. Et nous pouvons le combattre grâce à cette force de l'Esprit-Saint qui est en nous. Mais nous pouvons aussi nous laisser dominer par ces tendances mauvaises, nous pouvons aussi consentir d'une façon ou d'une autre, dans le détail quotidien de nos vies, à ces tendances à l'égoïsme, ces tendances à la haine, ces tendances à la colère ou à la jalousie qui sont en nous, et à ce moment-là, vaine est l'ouverture en nous du regard spirituel.

Un père du désert disait : « *Celui qui désire voir Dieu et qui se met en colère, est comme un homme qui se crèverait les yeux et qui voudrait avoir une vue perçante* », Oui, si nous ne luttons pas contre ces tendances à l'égoïsme, à l'irascibilité envers le prochain, à la jouissance dérégulée sous une forme ou une autre, à la recherche excessive de notre confort et de notre satisfaction, et surtout si nous ne cessons pas de développer en nous les tendances à la colère, à la rancune, si nous gardons de l'inimitié envers qui que ce soit, nous empêchons cette eau vive de jaillir vraiment en nous, nous fermons en quelque sorte cette source que le Christ annonçait à la Samaritaine.

Tout le but de notre vie spirituelle est justement de la laisser sourdre en nous. L'œuvre de notre vie spirituelle est de laisser cette eau vive transformer toute notre existence. Oui, cette eau vive, c'est l'eau vive jaillie du côté percé du Christ et à laquelle nous nous abreuvons par les sacrements ; cette eau vive, nous pouvons la percevoir dans notre cœur, mais elle est quelque chose de véritablement divin. Ce n'est pas simplement une tendance humaine qui serait en nous, c'est vraiment le fruit de la présence de l'énergie divine, de la présence de cette vie du Christ ressuscité, qui, le jour de la Pentecôte, a envoyé sur l'Église et sur les hommes à la fois ce feu et cette eau vive de son Esprit-Saint.

Oui, tout cela est vivant en nous. La tradition de l'Église, à commencer par le Seigneur lui-même et saint Paul, nous a invités à toujours prier, nous a exhortés à ce que, dans notre vie, nous ne laissions, autant que possible, pas passer un moment un peu long sans élever notre cœur vers Dieu, sans adhérer à cette tendance à l'amour de Dieu, à cette conscience que Dieu est notre Père, conscience que l'Esprit-Saint a inscrite dans notre cœur. Et si nous ne le faisons pas, nous ne vivons pas véritablement notre vie spirituelle. Par contre si nous y sommes attentifs, si nous mettons en pratique les conseils de nos saints pères, à ce moment-là, oui, cette eau vive peu à peu murmure plus fortement en nous. Nous entendrons son murmure, et elle nous remplira de joie, de paix, de cette joie et cette paix qui sont vraiment celles de Dieu, qui sont celles que le Seigneur est venu nous apporter : non pas une paix selon le monde, non pas une joie selon le monde, mais une joie intérieure, profonde, lumineuse, que rien de terrestre ne peut nous procurer. Eh bien, que le Seigneur répande en nous toujours davantage cette eau vive, qu'elle nous rende toujours plus conscients de notre filiation divine, conscients de cet amour sans limites que notre Père a pour nous, et de cet amour filial que l'Esprit-Saint éveille en nous envers ce Père bien-aimé.

À eux trois, Père, Fils et Saint-Esprit, soit la gloire dans les siècles des siècles.
Amen.



**Le Dialogue avec la Samaritaine
(Actes 11,19-26 ; Jean 4,5-42)
Homélie prononcée par le père André Jacquemot
le 5e dimanche de Pâques 2019**

Le Christ est ressuscité !

En ce cinquième dimanche de Pâques, la lecture de l'Évangile nous fait assister à une rencontre émouvante, comme saint Jean a l'art de les raconter, avec une sensibilité qui nous touche profondément, pour nous introduire au cœur même des mystères divins.

La scène se passe au puits de Jacob, en Samarie, près de la ville de Sychar (aujourd'hui Naplouse). Ce puits est maintenant dans l'enceinte d'un monastère, et on peut toujours boire de son eau rafraichissante. Il est situé sur la route que Jésus a empruntée pour se rendre de Judée en Galilée. C'est la sixième heure, le milieu du jour, il fait chaud, le Seigneur a déjà marché toute la matinée sous le soleil, Il vient de s'arrêter pour se reposer un peu et se désaltérer. Ses disciples sont allés acheter des vivres en ville. Une femme arrive pour puiser de l'eau. Normalement, elle ne doit pas avoir de relations avec les juifs, car elle est samaritaine, donc considérée comme hérétique. De plus, sa situation maritale non conforme, la met en marge de la société : elle a eu cinq maris et celui avec qui elle vit maintenant n'est pas son mari. C'est pourquoi elle ne vient pas chercher l'eau avec les autres femmes à des heures plus fraîches, mais en plein midi.

Celui qui se trouve là, assis au bord du puits, saint Jean nous en a révélé l'identité dès

la première ligne de son Évangile : *c'est le Fils unique et Verbe de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, notre Créateur, par qui tout a été fait, et qui a daigné se faire chair en ces derniers temps, pour venir habiter parmi les hommes* (cf. Jean 1, 1-14). Ce Dieu qui est *inexprimable, incompréhensible, invisible, insaisissable, toujours existant et sans changement*, comme nous le disons dans la prière eucharistique, c'est Lui qui, en voilant sa divinité par son humanité, se présente devant cette femme et va bouleverser le cours de son existence.

Saint Jean, plus que tout autre, est attentif à l'œuvre divine qui s'accomplit dans les paroles et les actes du Seigneur, qu'il voit comme des *signes*, dans les situations concrètes de la vie courante. Par son sens très fin de l'observation, il a l'habitude de saisir des détails que nous remarquons à peine, mais qui ont une grande signification. Ainsi, au début du récit, à propos de l'itinéraire du Seigneur, il note : *« Il fallait qu'Il passe par la Samarie »*. Il ne s'agit pas d'une nécessité géographique : le Seigneur aurait pu prendre une route plus facile en remontant la vallée du Jourdain. Ce détail indique que la rencontre n'est pas le fruit du hasard, mais qu'elle était voulue par Dieu, dans son dessein de salut.

C'est dans les circonstances apparemment ordinaires de la vie quotidienne, à l'occasion de la corvée d'eau pour la femme, à l'occasion de la fatigue du voyage pour Lui-même, que le Seigneur engage la conversation en demandant : *« Donne-moi à boire »*.

À notre époque, du moins dans nos pays riches, nous ne connaissons plus les corvées d'eau qui étaient le lot de nos grands-parents ou arrière-grands-parents : maintenant, il nous suffit d'ouvrir le robinet. Mais nous connaissons d'autres corvées, d'autres fatigues, d'autres contraintes, d'autres dépendances.

Et, à moins de nous considérer comme justes, comme le pharisien de la parabole qui estimait être en règle avec Dieu et avec sa conscience, *parce qu'il n'était pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères ...*, mais nous savons que sa prière n'a pas été agréée par Dieu (cf. Luc 18,9-14), nous pouvons nous reconnaître dans cette femme, avec ses péchés, avec sa difficulté à trouver une stabilité dans sa vie. Même si nous n'avons pas eu plusieurs femmes ou plusieurs maris comme elle, sommes-nous sûrs qu'il n'y a pas quelques zones d'ombre ou quelques désordres en nous-mêmes ?

Si elle n'a pas réussi à stabiliser sa situation maritale, à la fois par l'effet de son péché et par les circonstances de la vie, elle ne se satisfait certainement pas de sa situation, elle aurait sans doute préféré être heureuse avec un vrai mari et une vraie famille. Le Seigneur ne lui fait d'ailleurs aucun reproche, ni leçon de morale. Il ne la juge pas, Il la met en confiance par une attitude bienveillante. C'est avec beaucoup de délicatesse qu'Il l'amène à poser un regard lucide sur sa vie, en mettant le doigt sur ce qui la fait souffrir, et à s'ouvrir à une autre perspective. Touchée au cœur, elle va alors pouvoir se convertir.

C'est donc cette femme que Dieu a choisie pour nous enseigner l'universalité de l'Évangile : l'important n'est pas d'adorer Dieu à Jérusalem ou dans telle autre ville ou sur telle montagne, mais de L'adorer *« en esprit et en vérité »*.

C'est à elle qu'Il a choisi de révéler son identité divine. Lorsque la femme lui dit : *« Je sais que le Messie doit venir, Celui qu'on appelle Christ ; quand Il sera venu, Il nous annoncera toutes choses »*, Jésus lui répond : *« Je le suis, Moi qui te parle »*. Par cette phrase d'une simplicité déconcertante, Il confirme qu'Il est bien le Christ, ce qui signifie : Celui qui est oint de l'Esprit-Saint. Mais encore, en disant : *« Je suis » (Εγώ εἰμι)*, Il prononce le Nom du Dieu transcendant qui s'est révélé à Moïse dans le buisson ardent : *« Mon Nom est Je*

suis » (Ex. 3,14), ce Nom fixé dans le *Tétragramme* (YHWH), que les juifs n'ont pas le droit de prononcer et qu'ils remplacent par *Adonai*, ce que nous traduisons par *Seigneur* (Κύριε en grec, Господи en russe).

C'est chez elle, par-dessus tout, qu'il suscite le désir des dons divins : « *Si tu connaissais le don de Dieu et qui est Celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu Lui aurais toi-même demandé à boire, et Il t'aurait donné de l'eau vive* ». Qu'est-ce que *l'eau vive* ? Cette eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle n'est autre que le don du Saint-Esprit, comme saint Jean le précise un peu plus loin (Jean 7,37-39). L'Esprit-Saint est à la fois une promesse et un don du Seigneur.

De la soif d'eau ordinaire, le Seigneur nous amène à une soif de Dieu, cette soif dont parle le psalmiste : « *Dieu, mon Dieu, pour Toi je veille avant l'aurore. Mon âme a soif de Toi, ô combien ma chair Te désire, dans une terre déserte, sans chemins et sans eau* » (Ps 62,1-2). La faim, la soif, la fatigue, la maladie ... sont des occasions de prendre conscience de la limite de nos forces humaines et de nous apprendre que, fondamentalement, nous avons besoin de Dieu.

Un autre détail indique que la Samaritaine a bien reçu le don du Seigneur : au moment de repartir dans sa ville, elle laisse sa cruche. Elle n'en a plus besoin, car elle est elle-même devenue porteuse de l'eau vive. Et elle peut témoigner auprès des gens de sa ville. D'après la tradition, elle a ensuite suivi le Christ et est devenue sainte Photine (nommée aussi Claire en Occident, Svetlana dans le monde slave).

Retenons que, par cette rencontre avec la Samaritaine, c'est à chacun de nous que le Seigneur veut s'adresser, pour nous faire passer des besoins terrestres au désir des biens célestes, et pour nous en faire don. Il vient à notre rencontre dans nos conditionnements, dans les préoccupations qui sont les nôtres. Sachons reconnaître sa présence, notamment dans la lecture de la Bible (que je recommande de pratiquer régulièrement), sachons entendre sa Parole qui vient nous transformer de l'intérieur.

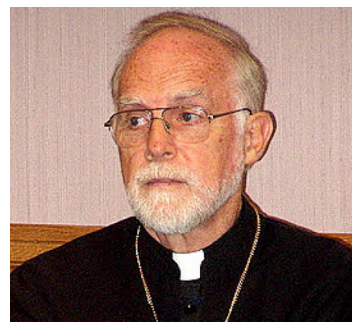
En vérité Il est ressuscité !

Homélie du Père Jean Breck
5e dimanche de Pâques 2023
Jean 4, 5-42
La Samaritaine

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Dans ses conversations avec les gens Jésus s'est efforcé de les amener des malentendus à la vérité, des ténèbres à la lumière. Parfois Il a dû transformer une perspective terre à terre, matérialiste, en une nouvelle vision de la réalité, une vision transcendante où la présence et l'œuvre de Dieu se révèlent dans la banalité de la vie quotidienne. Un bon exemple est l'entretien entre Jésus et le Pharisien Nicodème, membre respecté du Sanhédrin, la cour suprême chez les juifs. Nicodème fut connu comme « un maître » en Israël, un homme instruit qui détenait une autorité importante.

De nuit, pour éviter des sanctions d'autres Pharisiens, Nicodème va trouver Jésus et Lui exprime sa conviction que Jésus est en vérité un homme envoyé par Dieu. Aussitôt Jésus l'engage dans une conversation insolite, dont le sens au premier abord échappe au Pharisien. Jésus parle de la nécessité d'une « nouvelle naissance » pour entrer dans le Royaume de Dieu. Nicodème répond en posant une question logique, mais qui montre bien son incapacité de voir au-delà du sens littéral de son interlocuteur. « Faut-il qu'un



homme entre une seconde fois dans le sein de sa mère et naître », pour entrer dans le Royaume ? Et Jésus de répondre qu'Il parle d'une naissance, pas de la chair, mais d'eau et d'Esprit. Il s'agit donc d'une naissance « d'en haut », accomplie par le baptême. Baptême non seulement pour laver les péchés, comme celui de Jean le Baptiste, mais un baptême qui ouvre devant le croyant les portes du Royaume céleste et la possibilité d'une vie véritable et éternelle en communion avec Dieu.

Par ce dialogue, Jésus amène Nicodème d'une compréhension littérale de ses paroles à ce que les saints Pères appelleront une *theôria* ou « vision spirituelle ». Bien qu'il soit « un maître en Israël », Nicodème n'a pu passer d'une perspective terrestre à une vision céleste que grâce à l'instruction de Jésus. C'est Lui, la Parole de Dieu, qui transforme les mots de l'Écriture et de la Tradition en paroles de vie éternelle.

Lorsque Jésus rencontre la femme samaritaine, Il la conduit sur un cheminement similaire. À la différence du notable Nicodème, elle mène une vie banale, plutôt vide et corrompue. Parmi ses contemporains elle était connue comme un exemple classique de « pécheresse ». Cependant, elle est assez maligne pour débattre astucieusement avec Jésus lorsque Celui-ci la met dans l'embarras. Encore une fois, la conversation avec Jésus amène une personne d'une perspective strictement terre à terre, à une nouvelle vision de sa propre vie et du monde dans lequel elle vit.

La voie qui conduit la Samaritaine vers une prise de conscience concernant le sens de sa vie était longue et tortueuse. Son passé demeure dans l'ombre. De ses cinq mariages y en avaient-il qui furent forcés, imposés par la volonté de ses parents plutôt que par son propre désir ? Est-ce qu'elle a cherché parmi ces hommes une protection personnelle dans un monde qui, ainsi que certaines sociétés encore aujourd'hui, considère la femme comme un objet à posséder, ou au mieux comme la garantie d'une progéniture et de la nourriture sur la table à l'heure du repas ? Ou bien était-elle sous l'emprise de ce que l'on appellerait aujourd'hui une « dépendance sexuelle » ? Aucune de ses questions, posées dans de nombreux commentaires bibliques, n'a de réponse dans le récit que l'Évangéliste Jean nous transmet. Car le sens du récit ne se trouve pas dans le comportement de la femme, sauf pour montrer la manière dont Jésus l'amène d'une vie dissolue, pour faire d'elle le premier « apôtre samaritain ».

Si Jésus a dû faire le bilan de sa vie conjugale et extra-conjugale, c'était pour éveiller chez elle de l'étonnement devant cet étranger juif qui connaît tout ce qu'elle a fait, et la pousser à proclamer à son propre peuple samaritain que le Messie, longtemps attendu, était déjà présent. D'une « femme pécheresse », Jésus en fait un missionnaire au peuple de la Samarie. Et il est fort significatif qu'elle soit et une femme et une personne de mauvaise réputation. Deux conditions qui normalement la disqualifieraient comme témoin valable. Et pourtant, les hommes de la ville acceptent sa parole au point où ils se déterminent à la vérifier en invitant Jésus à demeurer quelques jours chez eux. Leur souci est de constater par eux même si ce juif itinérant est en vérité « le Sauveur du monde ».

Les Évangiles racontent beaucoup d'autres occasions où Jésus libère les gens d'une incompréhension concernant sa personne et son œuvre, pour ouvrir leur esprit à une réalité, une vérité, supérieure. Par exemple, lors de la mort de Lazare, Jésus rassure sa sœur Marthe que son frère ressuscitera. Marthe répond en citant la tradition juive, qui enseignait que les défunts seraient ressuscités « au dernier jour ». Mais Jésus lui dit, « *Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais* » (Jean 11,25s). D'une foi traditionnelle (tous ressusciteront au dernier jour), Jésus révèle à Marthe une nouvelle vision de la vie et de la mort. Ceux qui vivent et croient « en Christ » connaissent déjà la vie éternelle. La mort

physique n'a plus aucune prise sur eux, car déjà, au cours de la vie terrestre, ils participent à la victoire du Christ sur la mort. Comme Jésus le dit plus tôt dans l'Évangile (5,24), « *Celui qui écoute ma parole et croit en Celui qui m'a envoyé a (déjà) la vie éternelle ; il ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie !* »

Ceci représente ce que les théologiens appellent « l'eschatologie réalisée ». L'eschatologie, c'est la science des « choses dernières » : la mort physique et spirituelle, le jugement dernier et le destin de l'âme. Chez les juifs, les Pharisiens et d'autres (mais pas les Sadducéens) croyaient en la résurrection et le jugement de l'humanité à la fin de l'histoire. Dans la perspective chrétienne, fondée sur l'enseignement de Jésus, l'eschatologie est plutôt « réalisée ». C'est-à-dire le jugement « dernier » aura lieu non seulement à la fin de l'œuvre historique de Dieu pour le salut du monde. Il est surtout une réalité présente, actuelle, qui nous condamne ou nous libère selon notre foi en Christ et en Dieu le Père qui a envoyé son Fils dans le monde, pour le salut de tous ceux qui Le reçoivent avec foi et amour.

Marthe, comme Nicodème et la Samaritaine, interprète sa réalité selon les critères des hommes et les attitudes traditionnelles. Les yeux ouverts par Jésus, Nicodème est mené au-delà du monde physique, pour percevoir une autre forme de naissance, une nouvelle naissance d'eau, chargée de la présence et de la puissance du Saint Esprit. La Samaritaine, grâce à sa rencontre avec le Christ, comprend qu'en plus de l'eau fournie par le puits de Jacob, il existe une autre eau : une eau vive qui confère à ceux qui la boivent avec foi, une nouvelle vie, une vie éternelle qui commence dans la sphère de l'histoire humaine et qui s'achève dans l'éternité. Quant à Marthe, sa foi traditionnelle est radicalement modifiée, lorsqu'elle comprend que la vie qu'elle cherche, pour elle-même et pour son frère défunt Lazare, est déjà présente et accessible dans la Personne de Jésus.

C'est à nous maintenant de chercher en Lui une vision transcendante de nous-mêmes et de la vie qui est la nôtre. Quel que soit notre passé ou le jugement que le monde peut exercer sur nous, comme la Samaritaine nous avons toujours la possibilité de nous dépasser par le repentir, exprimé surtout par un témoignage de foi auprès de ceux qui nous entourent. Quelle que soit notre vision « littérale » ou traditionnelle du monde et de notre croyance, comme Nicodème et Marthe de Béthanie, il est toujours possible d'assumer une nouvelle vision, transcendante, qui nous permet de voir, avec les yeux de la foi, la réalité – la « présence réelle » – du Dieu d'amour, en nous et en toute chose au ciel et sur la terre.

De pécheresse dépourvue de sens dans sa vie, à missionnaire ou apôtre de son peuple, la Samaritaine vit une transformation radicale au plus profond de son être, et cela grâce à sa rencontre avec Jésus de Nazareth. En Lui elle a trouvé une impulsion et une nouvelle vision qui ont transformé sa vie toute entière. Elle a écouté la parole de Celui qui l'a libérée d'elle-même, et a fait d'elle une servante fidèle, accomplie.

C'est à nous, donc, de faire de même : de reconnaître notre état de pécheur, de chercher à faire la volonté du Christ Sauveur, et de boire à cette Source éternelle « l'eau vive » qu'Il nous offre. Amen.